

nous voyagions, nous avons été témoins de ces oraisons qu'aucun respect humain n'arrête. Dans les solitudes charmantes de la Kabylie, à l'heure du soleil couchant, nous avons aperçu je ne sais combien de centaines de ces bons agriculteurs Kabyles, dont les silhouettes blanches se prosternaient dans les vallées et sur les versants des collines, et j'avoue que ce spectacle m'a ému et édifié. Ces dévotions redoublent pendant le Rhamadan, qui est le carême musulman, et auprès duquel notre carême est une orgie. Le Rhamadan dure trente jours, et perpétue le souvenir du mois où le Coran est tombé du ciel. Pendant ce temps, il n'est pas permis de manger, ni de fumer, depuis l'aurore jusqu'à la nuit. Je suis sûr, après cela, que personne de vous ne se fera musulman.

Le jour férié des musulmans est le vendredi ; celui des juifs est le samedi, et celui des chrétiens, le dimanche. Il en résulte une autre curiosité pour ces villes du littoral africain : c'est que trois jours par semaine il y a une grande partie de la population qui ferme ses boutiques et vaque à la prière.

Les églises catholiques d'Alger sont en général très pauvres, et la cathédrale elle-même n'a rien de monumental. Le seul caractère qui la distingue est son architecture arabe, et l'apparence de mosquée qu'elle conserve encore malgré sa conversion.

Mais à la porte d'Alger, au sommet d'un promontoire qui s'avance dans la Méditerranée, s'élève un joli sanctuaire dédié à la sainte Vierge, sous le vocable de Notre-Dame d'Afrique. Par le site, il ressemble à Notre-Dame

de la Garde, à Marseille, et à Notre-Dame d'Oran. Lequel des trois sanctuaires est le plus pittoresque ? C'est assez difficile à dire ; mais il n'est pas douteux que celui d'Oran est le plus élevé, et qu'il commande une vue incomparable ; seulement, la chapelle en est toute petite et très pauvre, tandis que Notre-Dame de la Garde et Notre-Dame d'Afrique ont une architecture et des proportions monumentales.

Notre-Dame d'Afrique est la plus spacieuse des trois, et elle est bâtie dans le style oriental avec des arcs et des coupoles byzantines. C'est une croix grecque formée par une nef et un transept, qui se terminent par trois demi-couples, et qui sont couronnées par un dôme spacieux. Au chevet, flanqué de deux autres petites couples, se dresse une tour très haute qui ressemble au minaret d'une mosquée.

La façade n'est pas encore terminée et me semble assez bizarre ; mais elle est surmontée d'une grande statue de la sainte Vierge. Tout autour de l'église, sur les murs extérieurs, court une frise très large en mosaïque de faïence.

L'intérieur est inachevé, et n'a rien de remarquable. De simples cartons peints remplacent les statues qui devraient remplir les niches. Mais les murs sont tapissés d'*ex-voto* qui attestent un nombre incalculable de guérisons dues à l'intercession de Notre-Dame d'Afrique.

Nous avons voulu assister aux vêpres dans cette église qui a maintenant le titre de basilique, et nous y avons été témoins d'une cérémonie touchante qu'on ne voit nulle part ailleurs, je pense : l'absoute des marins



naufragés, dont les corps reposent dans l'immense sépulcre de la Méditerranée.

A l'issue des vêpres, les chantres entonnent tout à coup le *libera*. Le prêtre officiant revêt son écharpe de deuil ; la croix suivie du clergé, s'avance dans la nef comme pour un enterrement vers la porte de l'église.

Sur la terrasse qui couronne le promontoire se rangent le clergé et la foule. Le porte-croix va se placer entre les deux acolytes au bord de l'escarpement, le prêtre officiant se met en face, et n'en est séparé que par un drap mortuaire porté par quatre enfants de chœur, puis, il récite les prières de l'absoute, il jette vers la mer quelques gouttes d'eau bénite, et, levant les mains, il bénit cette tombe où tant de malheureux gisent ensevelis.

Rien n'égale la solennité touchante et la grandeur dramatique de ce spectacle.

O vous tous, pensais-je, qui dormez dans les plis funèbres des abîmes de la mer, n'avez-vous pas tressailli ? Ne vous êtes-vous pas réveillés de votre sommeil ? Ces murmures et ces chants que vous avez dû entendre, ce ne sont pas les vagues qui se plaignent au rivage, ce ne sont pas les vents qui soulèvent les flots, ce ne sont pas les navires encombrés de vos frères vivants qui sillonnent la mer, ce sont des prières, des cris vers Dieu qui sollicitent pour vous la résurrection et la vie.

La cérémonie était finie, et je restais là, rêveur, les yeux fixés sur la mer qui battait le pied du promontoire ; le vent en ridait légèrement la surface ; et des

barques pavoisées la sillonnaient en s'inclinant sous leurs voiles latines.

Au loin passaient de grands vaisseaux remplis de voyageurs, et nul d'entre eux ne songeait sans doute qu'il se promenait dans le plus vaste et le plus peuplé des cimetières.

Sur le rivage et sur les versants des collines, depuis la pointe Pescade jusqu'à Alger, d'innombrables villas blanches et roses souriaient dans la verdure des jardins. Aux sommets couverts de bruyères vertes, de grands troupeaux de chèvres blanches paissaient tranquillement. Sur tous les chemins circulait la foule, et le soleil enveloppait toutes choses de ses flots de lumière.

C'était la vie, toujours la vie, à côté de la mort, et coudoyant les tombeaux sans s'en douter.

J'ai retrouvé à Alger, comme à Tanger, des charmeurs de serpents, espèce de thaumaturges qu'on nomme *Aïssaouas*, et j'ai voulu assister à une de leurs représentations. Mais ce n'est qu'avec une peine infinie, et après une longue course de nuit dans des ruelles qui m'ont rappelé les cercles de l'enfer de Dante, que j'ai pu les découvrir.

Nous sommes partis sept de l'hôtel, mais nous ne sommes arrivés que trois : quatre de nos compagnons effrayés et découragés nous ont abandonnés en route.

Nous entrons dans un *patio* pavé de larges pierres plates, autour duquel sont assis par terre, les jambes croisées, cinquante ou soixante Arabes, parmi lesquels

nous prenons place. Au-dessus de nos têtes, sur les quatre côtés du *patio*, est accroché un long balcon où sont accoudées des femmes voilées, dont nous ne voyons que les yeux, et qui applaudissent le sorcier, en criant : *you ! you ! you ! you ! you ! you !*

Au milieu du *patio* se tient l'aïssaoua, tête nue, se balançant et sautant comme un homme ivre au-dessus d'un petit feu d'où monte une fumée blanche qu'il aspire et qui paraît le griser. En face de lui, tout près du feu, trois musiciens, l'un soufflant dans une espèce de clarinette et les deux autres battant, à coups redoublés, de larges tambourins qu'on appelle *bendios*. L'aïssaoua chante, et les musiciens l'accompagnent. Mais quelle musique, grand Dieu, que cette musique arabe ! Mélopée d'une monotonie désespérante, et qu'on peut entendre des heures sans en pouvoir rien retenir. J'ai fait de mon mieux pour en graver quelques mesures dans ma mémoire ; mais je n'ai pu y réussir, parce que la musique arabe ne connaît, ni les tons, ni les demitons, mais procède par tiers de tons.

Le premier chant est un cantique à Aïssa *qui est monté au ciel et a délivré les enfants d'Israël* ; mais bientôt le chanteur ne fait que pousser des cris plaintifs, des lamentations, des rugissements accompagnés de bonds et de contorsions inimaginables. Il chancelle, il tombe, se relève, puis retombe, et semble en proie à des souffrances atroces.

Quand enfin il est parvenu au degré d'hallucination, ou de délire voulu, il commence ses sortilèges, avalant des scorpions et du verre pilé, se perçant les joues avec

de grandes aiguilles, marchant nu-pieds sur le feu, et sur le tranchant d'un sabre.

On affirme que les jours de grande fête un agneau tout vivant est apporté à l'aïssaoua qui le dévore à belles dents, et le mange en entier, os, chair, peau et laine.

Si tous ces sortilèges ne m'ont pas émerveillé, j'ai été bien étonné en revanche de découvrir que leur nom signifie *disciples de Jésus*. *Aïssa* est l'un des noms arabes qu'on donne à Jésus, et *oûas*, signifie disciples. Dans leurs croyances, Aïssa fut un marabout célèbre qui domptait les serpents, changeait l'eau en vin et faisait apparaître soudainement devant lui des tables somptueusement servies. N'est-ce pas bien là le Christ vainqueur du serpent, multipliant les pains et opérant le miracle de Cana ? N'est-ce pas bien le Christ prédisant à ses disciples qu'ils prendraient impunément les serpents dans leurs mains ?

Singulier rapprochement, n'est-ce pas, entre le divin fondateur du Christianisme, et ces faux thaumaturges qui prétendent faire des miracles en son nom !

Un autre spectacle assez curieux auquel on peut assister tous les mercredis, sur une grève appelée le rocher de Cancale, à deux milles d'Algers, ce sont les sacrifices de coqs.

Vers huit heures du matin, on y voit arriver des femmes et des jeunes filles, mauresques, juives et négresses, qui désirent connaître leur avenir, et se rendre

le ciel propice. Elles apportent avec elles des couples de poulets qu'elles remettent avec une offrande à deux ou trois marabouts nègres qui sont les sacrificateurs. Ils portent le costume arabe, mais leur gandoura blanche est relevée par une ceinture rouge, où pend un grand couteau.

Ils prennent les poulets des mains de chaque femme, s'approchent d'un petit feu où brûlent des parfums, font des croix et autres figures avec les poulets au-dessus du feu, les font ensuite toucher à la tête, au dos, et à la poitrine de la femme qui les offre ; puis ils les placent par terre, les ailes étendues, mettent le pied dessus, et, les saisissant par la tête, ils leur coupent le cou à moitié, et les laissent aller. La pauvre victime sautille quelque temps en battant de l'aile, et meurt.

Ces battements d'ailes, les contorsions de l'agonie, le temps qu'elle dure, sont observés avec soin, et ont une signification que je ne saurais vous expliquer.

La femme trempe alors ses doigts dans le sang des victimes, se trace des croix sur le front, et des anneaux de sang autour des bras et des jambes ; puis elle jette dans le feu de petites pailles, et des grains de résine, et la cérémonie, finie pour elle, recommence avec une autre femme.

Je n'ai pas vu un seul homme apporter des poulets aux sacrificateurs, qui en ont immolé une centaine sous nos yeux, et qui ont dû faire ensuite un joli festin. J'en ai conclu que cette superstition est peut-être exclusivement féminine.

Passons à des spectacles plus consolants et plus dignes de l'humanité.

Au-delà des sommets qui dominent toute la ville, et qui sont couronnés par l'ancienne Kasbah des Arabes et par le fort l'Empereur, s'étendent de vastes plaines s'abaissant graduellement vers la mer. Une belle route carrossable les traverse et se prolonge assez loin dans l'intérieur. Il y a 40 ans, elles étaient à peu près désertes, et l'endroit qu'on nomme aujourd'hui Staouéli était couvert de broussailles, et peuplé de panthères, d'hyènes et de chacals. C'est alors que les Trappistes obtinrent du gouvernement un octroi de terres en cet endroit, et vinrent y jeter les fondations d'un couvent. Ils étaient peu nombreux, et presque sans ressources : aujourd'hui ils sont au nombre de 120, et leur établissement prospère dans une mesure étonnante. Les bêtes fauves ont été chassées de leur repaire, et à la place des broussailles et des tannières se déploient de grandes vignes, de belles orangeries et d'immenses champs de géraniums. Les aloès et les cactus bordent les chemins, les eucalyptus étendent leur feuillage toujours vert, et au-dessus des arbres qui bordent une large avenue, se dresse une façade sévère, couronnée de quelques statues, avec cette inscription au-dessus de sa porte : *Janua cæli*.

La visite de ce couvent m'a fort intéressé. Après avoir traversé une première cour, ombragée par deux grands bosquets de palmiers, j'entrai dans le cloître proprement dit, où le père, qui me servait de guide, me mon-

tra une inscription qui m'imposait le silence. Je le suivis, et nous parcourûmes ensemble tout le cloître sans échanger une parole.

Les murs sont couverts d'inscriptions rappelant la brièveté de la vie, l'éternité, les mérites de la pénitence, et le vrai bonheur naissant de la douleur volontaire. L'une d'elles m'a particulièrement frappé, je la reproduis :

“ Le cloître est un tombeau où la mort commence la vie ”.

Au réfectoire j'ai lu cette autre :

“ Soit que vous mangiez soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu ”.

Le dîner des religieux était servi, en voici le menu : 1° un potage de légumes bouillis dans de l'eau avec du poivre et du sel ; 2° un morceau de pain ; 3° une bouteille de vin et un cruchon d'eau que le religieux boit dans une tasse d'étain.

Au dortoir, les cellules contiennent une petite couchette en fer, une pailleasse, et l'espace nécessaire pour entrer et sortir.

La chapelle était encombrée de religieux qui priaient. Il y en avait de tout âge et de toutes les nations.

D'autres religieux se promenaient lisant et priant dans les deux galeries à arcades qui entourent le préau. Plusieurs étaient agenouillés sur la pierre, aux pieds des colonnes, ou dans les encoignures. Tous avaient l'air d'ombres ou de fantômes pour lesquels la vie réelle n'existe plus. Seul, le préau faisait contraste avec l'as-

pect lugubre du monastère ; car de jolies fleurs violettes et roses grimpaient sur les colonnes, et un grand nombre d'orangers, chargés de fruits, avaient l'air d'autant de bouquets.

Les trappistes de Staonéli ont aujourd'hui 1,400 hectares de terre, et ils emploient dans leurs travaux cinq cents forçats d'un bague voisin dont ils paient les services au gouvernement. Ils ont de vastes écuries remplies de mulets et de chevaux, et de grandes caves où ils font des vins, des liqueurs, et des essences, qu'ils exportent. Dans l'enceinte du couvent se trouvent aussi une forge et des boutiques de charpentiers, de ferblantiers, de cordonniers et de tailleurs, de manière qu'ils se suffisent à eux-mêmes, et n'ont aucun besoin de communiquer avec l'extérieur.

Combien de temps dureront leur félicité et leur paix actuelle ? c'est une question que l'avenir résoudra, mais dont la solution dépend du bon plaisir du gouvernement français.

Les environs d'Alger sont tout simplement délicieux, et nous y faisons des courses journalières. On se lasse de la ville, mais on ne se lasse pas des paysages agrestes auxquels la nature a prodigué ses beautés.

La rue Bab-Azoun et son mouvement, la place d'Isly et son marché arabe, la terrasse qui longe le port et la vue des navires qui se balancent dans la rade, c'est tout le temps la même chose, et le spectacle finit par être

monotone. Alors nous prenons une voiture, recouverte d'une toile blanche, qui protège contre le soleil trop ardent, et, fouette cocher.

Tantôt nous longeons la mer du côté de Saint-Eugène, tantôt nous gravissons les hauteurs du Sahel, tantôt nous parcourons le Mustapha supérieur, suite de villas élégantes habitées par des Anglais, et nous allons visiter le palais du gouverneur que nous trouvons très beau et admirablement situé.

Mais la visite la plus intéressante à faire de ce côté est celle du Jardin d'Essai. Nous y trouvons réunies toutes les plantes, les essences et les fleurs de l'Algérie, de l'Europe, de l'Australie, de l'Amérique et même du Japon. L'horticulteur et le botaniste y pourraient passer des semaines dans l'étude de toutes les espèces qu'on y a acclimatées. Le peintre et le poète y puiseraient de nouvelles inspirations.

Un intérêt historique s'attache en outre au Jardin d'Essai. Car c'est ici que Charles-Quint opéra son débarquement en 1541, malgré les cavaliers bédouins qui s'y opposèrent. C'est ici qu'il passa la nuit avant de marcher sur Alger, qu'il eut bientôt enveloppé. Déjà il avait établi son quartier général au-dessus de la ville, sur la colline qu'occupe aujourd'hui le fort l'Empereur, quand une tempête épouvantable se déchaîna, brisa un grand nombre de ses navires, détruisit ses approvisionnements, démoralisa et débanda son armée, et le força enfin de lever le siège.

Alger resta longtemps encore un repaire de pirates dont les courses infestèrent la Méditerranée. Que de

malheureux chrétiens ont alors gémi dans les bagnes et sur les marchés d'esclaves d'Alger, de Tunis et de Tripoli !

Un des plus glorieux captifs d'Alger fut Cervantès. En 1573, il avait fait l'expédition de Tunis, et il revenait vers sa patrie dans la galère *El sol*, quand il rencontra des pirates, et fut pris avec son frère. La captivité fut rude et dura cinq ans. Plusieurs tentatives d'évasion très habilement combinées échouèrent par trahison, et c'est au prix de mille écus d'or que ses parents purent enfin le racheter.

Après l'Espagne, qu'elle n'avait malheureusement pas aidée, la France tenta d'abattre la puissance des Maures en Afrique et sur la Méditerranée, mais elle n'obtint longtemps que des succès temporaires.

L'Angleterre vint à son tour, et après avoir bombardé Alger en 1816, elle obtint enfin du dey Omar l'abolition de l'esclavage des Européens.

Grâce à Dieu, la Méditerranée n'est plus un lac musulman, ni barbare. Elle est européenne et chrétienne.

En 1827, le dey d'Alger et le consul de France, se rencontrant à la Kasbah, eurent ensemble une altercation, et le consul reçut du dey un coup d'éventail. Charles X décida de venger cette injure, et l'expédition envoyée contre Alger en fit la conquête.

Depuis lors, la France a toujours étendu ses possessions algériennes, et sa puissance s'y affermit. Elle n'a guère civilisé les Arabes, qui sont encore pleins de haine contre elle ; mais son œuvre de colonisation en Algérie grandit et se développe dans une large mesure. Ses

progrès sont indéniables, et s'accélérent beaucoup depuis vingt ans.

Plût à Dieu que les conquérants fussent plus chrétiens, et pûssent vraiment dire avec le poète :

“ Nous sommes les faiseurs de vie et d'espérance !
Nous n'avons d'ennemis que la mort et la faim !
Et, soldats bienfaisants malgré toute apparence,
Nous apportons d'Europe, où nous sommes la France,
La justice, qui veut régner seule à la fin !

III

LE DÉSERT.

Les approches du désert.—El-Kantra.—Les premières oasis.—Le col de Sfa.—
Biskra.—Les Oulad-Naïls.—Sidi Okba.—Les Arabes et leur genre de vie.—
Les tribus nomades.—Campements.—La vie au Désert.—Le chameau.

Voir le désert, était un de mes rêves. Je voulais chevaucher sur cette mer qui poudroie en poussière d'or, sous le soleil qui brûle et sous les palmiers qui rafraichissent, dans la lumière qui éblouit et dans l'ombre des nuits où le ciel poudroie en poussière de diamants.

Ce rêve est accompli, et je veux vous montrer le désert tel qu'il m'est apparu.

Je ne vous décrirai ni mon voyage par mer d'Alger à Bougie, ni cette dernière ville qui, avec ses constructions arabes, ses vieilles portes sarrasines et ses fortifications romaines en ruines, est un vrai monument historique, ni l'étonnant défilé du Chabet-el-Akra. Nous espérons y rencontrer le roi des animaux... de loin ; mais il y devient rare, et quand Bombonnel, le grand chasseur de lions, annonce qu'il y en a un dans son voisinage, c'est pour faire accourir les chasseurs d'Europe auxquels il sert de guide à raison de cent francs par jour.

Je supprime également le voyage en chemin de fer de Sétif à Batna, et notre course à Lambessa, village arabe bâti au milieu des ruines imposantes d'une ancienne ville romaine, et je cours au bord du Sahara.

A cinq heures du matin nous quittons Batna, en route pour le Grand Désert.

Les coqs chantent, mais avant le temps ; car le 24 janvier, à 5 h. A. M., je doute que les yeux des coqs eux-mêmes soient assez perçants pour voir l'aurore.

La nuit est belle, calme, merveilleusement étoilée. Six chevaux robustes emportent au grand trot notre diligence dont les lanternes éclairent la route. Autour de nous tout est solitude et silence ; mais bientôt nous nous apercevons que d'autres voyageurs ont été plus matineux que nous ; car la lueur vacillante des lanternes éclaire trois fantômes blancs qui cheminent à pied devant nous. Nous sommes dans un défilé de montagnes, et cette apparition me fait songer à Dante, Virgile et Béatrix parcourant l'un des vallons du purgatoire.

Un peu plus loin, nous voyons se dessiner et s'avancer des silhouettes étranges : c'est une caravane venant du désert et se dirigeant vers la ville. Les chameaux au nombre de 25, bâtés de sacs, de colis, de paniers, entassés sur leurs bosses comme des montagnes, défilent à nos côtés de leur pas lourd et régulier. Les Arabes marchent à côté, drapés dans leurs burnous blancs, avec leurs capuchons ramenés sur leurs têtes, et tenant des bâtons dans leurs mains croisés—comme une procession de moines qui porteraient des palmes.

L'aube rougit l'horizon. La route serpente dans une grande plaine de sable bornée par de hautes montagnes dont le soleil dore les sommets.

Les caravanes succèdent aux caravanes, et quelques-unes ont fait halte autour d'un feu pour prendre le repas du matin.

Il nous semble que nous sommes déjà en plein désert, et inconsciemment je me mets à fredonner un air qui me vient je ne sais d'où, et dont je ne me rappelle d'abord que quelques mesures. Mais peu à peu l'air tout entier me revient avec les mots, et je m'aperçois que je chante la *marche de la caravane*, de Félicien David.

Allons, trottons,
Cheminons, chantons,
Marchons gaiement
Et librement.
Dans l'air si pur,
Dans ce ciel d'azur,
Nous respirons
A pleins poumons.

Le cocher, très habile à faire claquer son fouet, dont la mèche sillonne l'air de pétilllements électriques, fait un accompagnement semblable à celui des castagnettes.

Après le relai d'Aïn-Kouta, où nous prenons le café, nous entrons dans des gorges de rochers nus, ressemblant à de gigantesques remparts, dentelés de créneaux. Çà et là, quelques versants gazonnés où pendent des troupeaux de chèvres.

Après s'être éloignés, pendant quelque temps, les remparts cyclopéens se rapprochent. Ce sont des mon-

tagnes de granit brun et rouge. Un pic isolé, tout-à-fait blanc, s'appelle la Montagne de sel. Un autre, rose et transparent, se nomme la Montagne d'albâtre, et les rayons du soleil y produisent un effet merveilleux.

Toute végétation disparaît. La solitude grandit, et nous nous croirions au bout du monde, si les caravannes ne continuaient de défiler à nos côtés et de varier le spectacle.

Soudain, voici que les colossales murailles de granit, en se rapprochant toujours, ont complètement fermé l'horizon. Au-delà, sans doute, est le Désert, et ces chaînes de montagnes sont les bornes dans lesquelles Dieu le tient captif en lui disant, comme à l'Océan : tu n'iras pas plus loin. Mais comment y pénétrer ?

Dieu a bien fait toutes choses, et s'il a emprisonné dans un cercle de montagnes la vague mobile du Désert, il n'a pas voulu en fermer complètement l'entrée à la civilisation, et ses mains divines ont taillé dans le granit d'El-Kantra une porte monumentale. Les Arabes l'ont appelée la *Bouche du Désert*, et ce nom est d'autant mieux trouvé que les montagnes qui lui servent de cadre sont garnies de dents comme d'énormes mâchoires.

El-Kantra offre un contraste d'une incomparable beauté. En deçà de cette porte du Désert, un parterre de fleurs variées, un bosquet d'orangers et de citronniers, des haies verdoyantes, un restaurant français, caché dans un massif de verdure, semblent représenter la civilisation à laquelle nous tournons le dos. Et, au-delà de l'étroite ouverture percée dans la montagne, nos

yeux aperçoivent, au fond d'un vallon, une forêt de cent soixante mille palmiers souriant dans son éternel printemps, et plus loin les sables du Désert déroulant à perte de vue leurs mornes solitudes.

Au bord de l'*Oued*, torrent qui coule dans la gorge, sur le petit pont de pierre qui le traverse, nous sommes vraiment placés entre deux mondes. Derrière nous, c'est encore l'Europe et l'empire de la Chrétienté ; devant nous, s'ouvrent les domaines de l'inconnu et le royaume de l'Infidélité.

El-Kantra n'est pas seulement une oasis ; c'est aussi une petite ville arabe que nous traversons. Un dôme blanc indiquant une koubah, tombeau d'un marabout, une mosquée qu'un minaret crénelé domine ; des maisons en pisé—boue séchée au soleil—sans fenêtres, percées seulement de trous de pigeons qui servent à la fois de ventilateurs et de meurtrières ; un cimetière sans enceinte que la route traverse, et marqué par des pierres brutes plantées sur chaque tombe ; des lavandières horribles, penchées sur les flots de cristal de l'*oued*, et suspendant leur linge blanc aux branches des palmiers dans un paysage d'une merveilleuse beauté ; des enfants malpropres jouant au milieu des tombeaux ; des groupes de flâneurs (tous les Arabes le sont) étendus dans les rues à l'ombre des maisons ; quelques femmes tatouées et mal vêtues travaillant sous des appentis en branches de palmiers : tel est le spectacle que présente la ville. Il n'est pas beau mais très curieux ; et l'oasis est en revanche admirable à contempler. Ce n'est pas sans regrets que nous la voyons disparaître derrière nous.

A peine avons-nous franchi la *porte du Désert*, que la température s'élève subitement de plusieurs degrés. En deçà de cette porte, il pleut trois mois par an ; à 1500 pieds de distance, il pleut une fois tous les deux ans. Le soleil devient brûlant. Il n'y a plus de route carrossable, mais un mauvais sentier à travers une plaine de sable et de petits cailloux roulés, dans lequel la diligence cahote affreusement. Heureusement, pour nous distraire et nous reposer, nous rencontrons de distance en distance tantôt une caravane, tantôt un campement arabe, tantôt une oasis.

De temps en temps, nous roulons au fond de quelques ravins et nous traversons des rivières sans ponts, confiants dans la Providence des voyageurs. Les chevaux regimbent, la diligence se détraque, le cocher crie et fouette dru, mais nous allons toujours ; ce qui est dangereux dans la traversée des rivières, ce n'est pas l'eau, il n'y en a pas ; ce sont les cailloux, et je puis vous assurer qu'ils ne sont pas tendres pour les voyageurs.

Après la *Fontaine de la Gazelle*, toute petite oasis nouvellement formée par le creusement de puits artésiens, vient *El-Outaïd*, vaste oasis et village arabe. Quelques agriculteurs français s'y sont fixés, et, grâce à des arrosements artificiels, ils y cultivent les céréales avec succès. Le 24 janvier, j'y ai vu des champs où l'orge était épié.

Au coucher du soleil, nous arrivons au col de Sfa. Je renonce à vous décrire le panorama qui se déroule alors sous nos yeux. Les premiers soldats français qui le virent s'écrièrent : la mer ! la mer ! C'est en effet l'océan